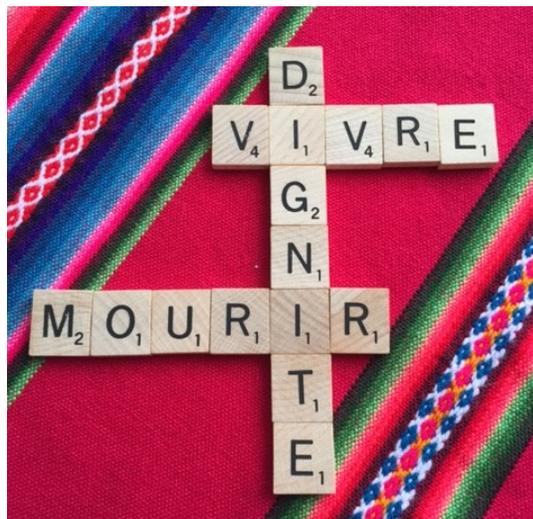


L'autre Parole

La revue des femmes féministes et chrétiennes

Numéro 142 Hiver 2016:

**Vivre et mourir
dans la dignité**



SOMMAIRE

Liminaire — Monique Hamelin, p. 3

La dignité humaine, la dignité des femmes, toujours et partout? — Louise Melançon, p. 5

À la recherche de la dignité perdue... ou égarée — Marie Gratton, p. 9

Dignité des femmes dans la Bible — Monique Dumais, p. 13

Vieillir dans la dignité — Marie Gratton, p. 15

Vivre et vieillir dans la dignité – Un point de vue parmi d'autres — Carmina Tremblay, p. 19

À lire : Renouveler notre pensée sur le vieillissement : recension de L'âge de l'espérance
— Louise Melançon, p. 23

Hommage à Yvette Laprise 1923-2015 — Comité de rédaction, p. 25

Un accompagnement de fin de vie en musique — Marie Gratton, p. 26

Yvette, nous te proclamons : Bienheureuse! — Marie-Andrée Roy, p. 27

Indignée par l'injustice! — Bonne Nouv'ailes, p. 28

Yvette, notre amie — Yveline Ghariani, p. 28

LIMINAIRE

Nos réflexions sur le *Vivre, vieillir et mourir dans la dignité* ont été précédées et enrichies, pour plusieurs d'entre nous à la collective, par l'expérience d'accompagnement de notre doyenne, Yvette Laprise, dans son parcours de fin de vie. Nous partageons avec vous tant ce cheminement que les hommages rendus à Yvette lors de la cérémonie des adieux, tenue le 26 mai 2015.

En réponse à l'actualité d'il y a déjà plusieurs mois, nous voulions approfondir plus avant comme féministes chrétiennes, le *Mourir dans la dignité*. Rapidement, tant à cause des expertises que des préalables au *Mourir dans la dignité*, la question du *Vivre dans la dignité!* et du *Vivre et vieillir dans la dignité* a pris préséance.

Un premier article de Louise Melançon aborde « la compréhension de la dignité de l'être humain [...] selon les époques ». La dignité n'est plus « l'apanage de quelques-uns » même si nous sommes encore loin de l'égalité des chances pour toutes et tous. Les luttes féministes menées par des Sujets incarnés ont permis d'autres avancées sur la question de la dignité humaine. Par ailleurs, comme elle l'indique, « l'Église catholique est restée à l'époque où la dignité humaine est attribuée à une élite » et j'ajouterais que le Synode sur la famille d'octobre 2015 a démontré, encore une fois, que la place des femmes et des marginalisées d'hier et d'aujourd'hui n'y est pas au diapason de celle qui est leur dans la société.

Pour retrouver « la dignité perdue... ou égarée », nous dit Marie Gratton, deux voies s'ouvrent à nous : « celle du pardon demandé et reçu et celle de la tendresse humaine accordée sans mesure ». Les évangélistes mettent en scène Jésus qui restaure cette dignité perdue ou égarée à nombre de femmes et d'hommes. L'auteure montre comment l'expérience des femmes permet de comprendre la force du « lait de la tendresse humaine ».

Trois femmes de la Bible sont rappelées à notre souvenir par Monique Dumais soit : Vasthi, la Samaritaine et l'hémorroïsse. Leur dignité se révèle dans la vérité de leur être femme, souligne-t-elle.

Dans un deuxième article, Marie Gratton nous renvoie au *Petit Robert* et à Freud... Avant d'espérer *mourir dans la dignité*, il faut *vivre dans la dignité*. Chaque être humain doit être traité comme une fin en soi. Pour se retrouver dans ce cadre plus vaste, elle rappelle les « cinq besoins fondamentaux de l'être humain » tels que Freud les a présentés. La « sollicitude intelligente que nous nous devons les uns et les unes aux autres » serait « garante d'un vivre, vieillir et mourir dans la dignité ».

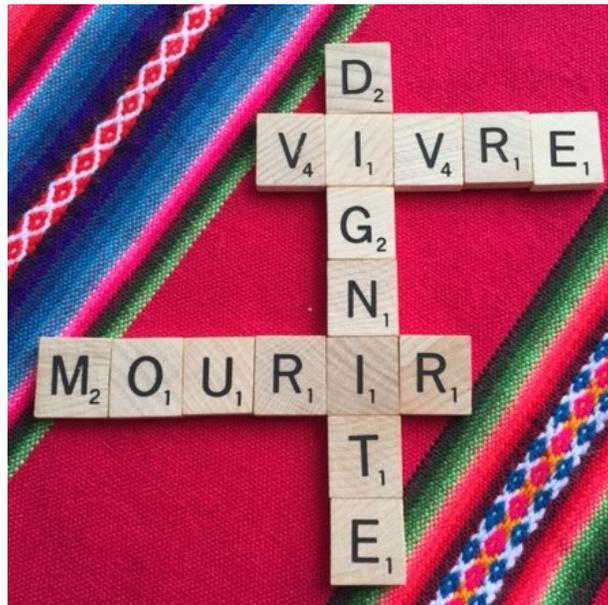
Le quotidien de la travailleuse à domicile auprès des personnes en perte d'autonomie enrichit les

réflexions de Carmina Tremblay qui redit qu'avant de *mourir dans la dignité*, il faut *vivre dans la dignité*. Les politiques gouvernementales d'austérité, de rigueur, ne permettent pas de les accorder à la dignité des personnes.

Nous vous proposons également la recension d'un *Essai sur le vieillissement* intitulé : *L'âge de l'espérance* de Simonne Plourde. Louise Melançon y lit un « discours de sagesse », c'est un ouvrage « précieux pour nous amener à renouveler notre pensée ».

En naissant, nous commençons le processus du vieillissement... comme féministes, comme chrétiennes, nous le souhaitons arrimé à une conception juste de l'être humain comme une fin en soi. C'est ainsi qu'a vécu Yvette Laprise (1923-2015)! Elle a été l'une des nôtres pendant plus de trois décennies. Nous lui rendons hommage et espérons être fidèles à ses paroles, à ses actes.

Monique Hamelin,
Comité de rédaction



DOSSIER

LA DIGNITÉ HUMAINE, LA DIGNITÉ DES FEMMES, TOUJOURS ET PARTOUT?

Louise Melançon

On parle de vivre dans la dignité, de vieillir dans la dignité, de mourir dans la dignité... Mais que signifie-t-on par ces mots et ces expressions? Quand on y réfléchit, on constate bien des ambiguïtés et parfois même des contradictions qui laissent à penser que le concept de *dignité* devient souvent un instrument dans un combat de valeurs. Une réflexion s'impose donc pour réellement promouvoir dans nos sociétés l'intention louable et indispensable du respect de la dignité de toute personne humaine.

Comme l'exprimait si bien le philosophe Paul Ricoeur : « Quelque chose est dû à l'être humain du seul fait qu'il est humain¹. » Mais faut-il encore que cela devienne réel en toutes situations et conditions concrètes, pour tous et toutes, de la naissance à la mort.

Approche fondamentale : tout être humain a une valeur absolue

La compréhension de la dignité de l'être humain a varié selon les époques, les idéologies et les organisations sociales. Dans l'Antiquité, chez les Grecs par exemple, la valorisation de l'humain était relative à son rang, à son rôle, à ses fonctions dans une société hiérarchique : la démocratie grecque référait à l'assemblée des citoyens constituée de l'élite masculine. Les femmes, les esclaves, les étrangers n'en faisaient pas partie. À cette époque, les êtres humains étaient vus comme des personnages, pas encore comme des personnes. Leur dignité était donc relative à leur rang, à leur fonction sociale. Par contre, des philosophes, comme Platon et Aristote, avançaient l'idée que c'est l'intelligence qui fonde la valeur de l'humain, en le distinguant des animaux. Mais ce faisant, il s'agissait plutôt de l'espèce humaine et non de l'individu. On peut dire la même chose du fondement religieux, dans le judaïsme et le christianisme : l'être humain est créé à l'image de Dieu, c'est ce qui fait sa dignité fonda-

L'auteure est
théologienne
et cofondatrice de
L'autre Parole

1. DE RAYMOND, Jean-François, *et coll. Les enjeux des droits de l'homme*, Paris, Larousse, 1988, p. 236.

mentale. En même temps, on n'abolit pas l'esclavage, les femmes gardent un statut inférieur, etc.

Au 18^e siècle, la réflexion philosophique franchit une étape importante en donnant une valeur absolue à l'être humain. Pour Kant, par exemple, l'Homme doit être respecté comme une fin en soi et non comme un moyen : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta propre personne que dans la personne de tout autre comme une fin et jamais comme un moyen ». La raison, la capacité de juger et d'agir de chaque personne en font un Sujet : c'est l'appui fondamental de la conception moderne de la dignité humaine qui conduira à l'idée des droits fondamentaux, des droits humains, des droits de la personne.

Respect de la dignité humaine : conditions et situations concrètes

Si la *dignité* est inhérente à l'humanité, elle s'inscrit dans des situations qui la contredisent : les inégalités de toutes sortes, les injustices, les oppressions, les exploitations, les violences sans nom, tout autant que les manques de respect. C'est une évidence que la dignité humaine se doit d'être gardée, tenue : elle est à la fois donnée et à faire, à accomplir. Le respect de la personne avec elle-même comme le respect des personnes entre elles est un travail. Car le Sujet lui-même peut ne pas agir selon sa dignité. Il y a une distinction à faire entre l'être humain et sa conduite. D'où l'importance de joindre aux droits humains les devoirs qui leur sont liés.

Nous devons garder notre dignité humaine dans nos conditions actuelles, dans nos sociétés modernes avec leurs caractéristiques propres : celles-ci influencent la compréhension que nous avons de nous-mêmes, et donc de notre dignité. Nos sociétés modernes sont spécialement marquées par la démocratie, et par le développement technologique². Dans le premier cas, nous valorisons l'égalisation des conditions, selon un modèle d'homogénéisation : égalité des droits, égalité devant la loi, égalité sociale, égalité des sexes, etc. Ce mouvement correspond à une compréhension de la dignité comme un bien commun et non comme un privilège ou l'apanage de quelques-uns. Il est indéniable qu'il faut s'en réjouir : c'est un progrès.

2. FIAT, Éric. *Petit traité de dignité. Grandeurs et misères des hommes*, Éditions Larousse, collection Poche 2012, p. 201 ss.

L'autre élément dominant, c'est l'avancement de la technique avec une maîtrise de la nature sans précédent. Les humains ont su de tout temps utiliser, disposer des énergies naturelles. Mais la plupart du temps ils se limitaient en fonction de leur vision de la nature qu'ils considéraient comme sacrée, divine ou du moins en croyant qu'il y avait du sacré dans la nature. L'homme moderne a désacralisé la nature en affirmant sa dignité de sujet qu'il place dans la maîtrise qu'il a sur elle. On ne peut nier que cet effort de maîtrise, avec le développement multiforme de la technologie, contribue à l'amélioration des conditions de vie des personnes, des sociétés, et donc des conditions plus dignes de la dignité humaine. La misère a reculé en Occident, même si la pauvreté continue de durer.

Par ailleurs, les modernes que nous sommes oublient qu'ils sont aussi des êtres de nature. Les handicaps, la maladie, la vieillesse et la réalité de la mort confrontent notre désir de maîtrise amplifié par la valorisation de la technologie. Entre autres, la technique médicale ne sert pas seulement à la conservation de notre santé, mais tend à répondre à nos désirs de beauté, de descendance, d'immortalité... Et nos corps sont ainsi manipulés. Tout ce qui limite notre indépendance, notre autonomie, nos désirs nous apparaît indigne de nous. Après tout, la modernité ne s'est-elle pas construite sur notre dignité de Sujet? Mais n'est-ce pas une abstraction que ce sujet désincarné? Nous sommes des êtres à la fois spirituels et corporels et c'est ainsi que nous sommes dignes. Notre finitude — surtout la conscience de notre finitude — est incluse dans notre dignité, et réclame le respect. Cette réflexion pourrait nous faire sortir des contradictions dans lesquelles nous sommes quand, par exemple, nous parlons d'euthanasie au nom d'un « mourir dans la dignité », ou dans « la gestation pour autrui » nous utilisons le corps d'une femme. Le respect de notre dignité d'êtres finis requiert la maîtrise de notre maîtrise, dans l'équilibre.

Et quand nous sommes femmes...

Les femmes ont dû revendiquer, lutter pour obtenir pleinement leurs droits, et donc être comprises dans la définition de la dignité humaine. De la fin du 19^e siècle jusqu'à notre période contemporaine, les mouvements féministes ont réussi, du moins en Occident, à opérer des changements majeurs dans la condition féminine : d'abord

d'avoir mis en question et commencé à modifier l'attribution de fonctions spécifiques à l'homme et à la femme, d'avoir ainsi ouvert les frontières de l'espace public et privé. Les luttes féministes ont ainsi bousculé « l'organisation immémoriale de nos sociétés selon la hiérarchisation sexuée des domaines de l'existence³ ». Il reste beaucoup à faire, certes, pour que chaque femme et chaque homme soient engagés dans cette manière neuve de vivre ensemble. Mais plus que l'égalité individuelle et abstraite de la modernité, le projet féministe doit mettre en avant ce qui correspond à l'expérience des femmes d'être des sujets incarnés et sexués. Car, la dé-construction du genre n'abolit pas pour autant la réalité de la dualité des sexes.

Il y a eu une tendance chez certaines féministes à aborder la condition corporelle des femmes seulement comme une aliénation, comme un destin subi, et selon le modèle de la domination masculine : elles laissent ainsi dans l'ombre ces situations propres aux femmes qui enracinent l'humanité dans son être de nature : les menstrues, la grossesse, l'accouchement, la ménopause... Ces expériences des femmes constituent de manière positive leur manière d'être humaine, de s'affirmer comme sujets et sont englobées dans la dignité humaine. Elles peuvent ainsi contribuer à comprendre de manière plus équilibrée les valeurs modernes d'autonomie et de maîtrise de la nature avec l'expérience de la finitude. Et cela sans rester dans l'enfermement domestique de la culture patriarcale. Le féminin doit se proposer à part entière dans notre société mixte, à l'encontre d'une homogénéisation trop facile, pour contribuer à un monde nouveau.

Un mot, en conclusion, pour dire comment l'Église catholique est restée à l'époque où la dignité humaine est attribuée à une élite, à cause d'une compréhension fonctionnaliste, dans une structure sociale très hiérarchisée. Les croyants et croyantes modernes ont la responsabilité de redonner à leur témoignage de nouvelles formes d'existence arrimées à la situation réelle de l'humanité contemporaine.

3. FROIDEVAUX-METTERIE, Camille. *La révolution du féminin*, Paris, Gallimard, 2015, p.12.

À LA RECHERCHE DE LA DIGNITÉ PERDUE... OU ÉGARÉE

Marie Gratton

Dans un monde idéal, le sentiment de sa dignité personnelle et de celle d'autrui s'apprend dès l'enfance, mais je ne connais rien de moins idéal que la « vraie vie ». Rappelons-nous d'abord ce que nous dit *Le Petit Robert* sur le sujet. Le principe de la dignité humaine stipule qu'« un être humain doit être traité comme une fin en soi ». Principe exigeant s'il en est, tant et si bien que pour une foule d'êtres humains, tout au long de l'histoire, la dignité a été une longue et pénible conquête. Certains, ayant eu le privilège de naître dans un milieu où la dignité ressemblait à un don inné, et apparemment inaliénable, ont trouvé le moyen d'égarer ce trésor, ou de le perdre tout à fait au cours de leur vie.

L'auteure est membre
de L'autre Parole.

Mais, Dieu merci! au carrefour de deux voies, et malgré tous les égarements, la dignité d'une personne peut être retrouvée et restaurée. Ces deux voies sont celle du pardon demandé et reçu et celle de la tendresse humaine accordée sans mesure.

Et pour que vous sachiez bien que ce ne sont pas là que des mots, j'aurai recours à des exemples tirés de mon expérience personnelle. Depuis seize ans, je travaille comme bénévole à La Maison Aube-Lumière qui offre des soins palliatifs aux malades atteints d'un cancer en phase terminale. Dans pareil milieu, on voit de tout : du meilleur et du pire. Rien d'étonnant à cela, puisque ces hommes et ces femmes, de tous les âges, riches ou pauvres, instruits ou ignorants, constituent un microcosme où j'ai beaucoup appris sur « les choses humaines », comme disait joliment Aragon. Retrouver sa dignité, ou voir quelqu'un la restaurer chez autrui est une des plus bouleversantes expériences qu'il m'ait été donné de vivre ces dernières années. Mais avant d'évoquer des souvenirs personnels reliés à ce milieu, permettez-moi un détour par la vie de Jésus.

Les évangélistes ont multiplié les récits où le prophète de Nazareth restaure des hommes et des femmes dans leur dignité égarée, à force d'égarements, ou perdue, aux yeux de tous, pour un faux pas, voire à cause d'une maladie.

La femme adultère échappe à la lapidation grâce à l'intervention de Jésus. L'hémorroïsse qui, une fois guérie, peut retrouver sa place comme épouse, comme citoyenne et comme croyante; la Syrophénicienne, mon héroïne préférée, cette étrangère, qui plaide avec tant d'audace, pour obtenir la guérison de sa fille, qu'elle élargit la vision de Jésus lui-même sur sa mission; l'aveugle-né; les dix lépreux, tous guéris et rétablis dans la vie citoyenne et religieuse; chacun, à l'époque, ne voyait en tous ces malades que des pécheurs frappés par la colère de Dieu. Ces femmes et ces hommes ont retrouvé leur dignité à travers le pardon et l'offrande du lait de la tendresse humaine dont Jésus les fortifie en les guérissant.

Que dire de la femme au parfum, à qui on prête des mœurs douteuses, et dont Jésus prédit qu'« on fera mémoire d'elle »? Peut-on rêver plus parfait et plus durable ancrage dans la dignité? La parabole du fils prodigue conjuguée à merveille la démarche entreprise par un jeune étourdi, réduit à la déréliction, qui veut retrouver sa dignité, à travers le pardon d'une vie tissée d'égarements, et le peut, grâce à la tendresse sans bornes avec laquelle le père accueille le fils enfin retrouvé.

Dans sa célèbre toile intitulée *Le retour du fils prodigue*¹, Rembrandt montre le père enserrant de ses mains les épaules de son fils agenouillé devant lui. La droite est une fine main de femme, la gauche, une forte main d'homme. C'est le trait de génie d'un homme qu'on sait avoir été à la fois rude et tendre. Le « lait de la tendresse humaine », pour reprendre ces mots de Shakespeare qui me touchent tant, n'est pas l'apanage d'un sexe. Cette source vivifiante peut jaillir du cœur des hommes autant que de celui des femmes de bonne volonté. L'expression de la tendresse n'a rien de la mièvrerie, c'est une force qui permet de retrouver la dignité perdue ou égarée.

L'avez-vous remarqué? Je n'ai rien dit du « bon larron ». C'est un personnage fascinant. Dans les quelques mots que l'auteur de l'évangile selon saint Luc lui attribue, il s'en prend à la dureté du « mauvais larron », reconnaît l'injustice dont Jésus est frappé, et le prie de se souvenir de lui dans son royaume. Et Jésus, pour ce geste de compassion qu'il manifeste à son égard, et pour ce salut qu'il réclame de son côté, tout en se reconnaissant pécheur, lui redonne sa dignité, et lui promet son entrée, ce jour même, au paradis.

1. Pour découvrir ou revoir cette toile de Rembrandt qui se trouve au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, on peut obtenir plus d'information en tapant sur un fureteur de son choix ou à l'adresse suivante : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Retour_du_fils_prodigue_\(Rembrandt\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Retour_du_fils_prodigue_(Rembrandt))

Si j'en parle maintenant, c'est que j'ai connu un « larron » à Aube-Lumière. Je n'ai jamais su, ni cherché à savoir, quel méfait, quel crime il pouvait avoir commis pour que le système pénitencier juge nécessaire de l'encadrer jour et nuit de deux gardiens bâtis comme des armoires à glace et revolver à la ceinture. Dois-je ajouter que les brefs coups d'œil dont ils m'ont gratifiée à l'occasion me glaçaient les sangs?

Ce prisonnier était petit, maigre comme un clou, et toujours à bout de souffle. Je le voyais lorsqu'il sortait pour fumer... Quand cet étrange trio arrivait devant moi à l'accueil, je saluais d'abord le malade : « Bonjour Monsieur Brochu, (nom fictif), puis ses gardiens : « Bonjour Messieurs » ou une fois : « Bonjour Madame, bonjour Monsieur ». Personne ne m'a jamais retourné la salutation.

À l'occasion de Pâques, nous vendions de minuscules lapins de chocolat. Un jour, le malade s'arrêta, et je l'entendis marmonner pour lui-même : « Pas d'argent, la semaine prochaine. » Avant de rentrer à la maison, ce jour-là, je suis montée à sa chambre. Un policier m'a ouvert la porte, et je lui ai confié un lapin prêt à croquer. J'ai répété la chose trois fois. La dernière, le policier m'a dit : « Donnez-le-lui vous-même ». Je suis entrée, le malade s'est assis sur le bord de son lit, et il a dit, sans me regarder : « C'est bon ». Cet homme durant son dernier mois sur cette terre a goûté au lait de la tendresse humaine, lui que personne n'est jamais venu visiter. Sa mère n'avait pas les moyens de se déplacer. Je lui ai parlé une fois au téléphone. Elle voulait entendre des nouvelles de son fils. Je lui ai dit qu'il recevait les meilleurs soins possibles, compte tenu de son état. Elle a paru rassurée, et a refusé de parler à une infirmière. Ce malade a joui d'une « sollicitude intelligente » de la part de tout le personnel infirmier et bénévole. Tout le monde était aux petits soins avec lui, en le lavant, en le nourrissant, en le soulageant de ses douleurs, en étant attentif à ses moindres besoins. Il a retrouvé la dignité... entre deux gardiens armés.

Permettez-moi un autre exemple, un petit « miracle », vous allez voir.

Une femme âgée nous arrive agonisante. Le pronostic : elle en a pour 24 ou 48 heures. Elle est inconsciente, elle ne mange plus depuis des

jours, ne boit plus. On humecte ses lèvres et on tente de faire couler un peu d'eau dans sa bouche avec une cuiller à thé. Sa vie ne tient qu'à un fil. Elle avait été tout entière tissée de malheurs, de drames, de violences, d'aliénations, de deuils, en un mot : d'indignités en tous genres. Elle n'avait qu'une nièce qui n'est jamais venue la visiter. Cette femme s'était échouée à Aube-Lumière après le naufrage de sa vie.

Arrivée agonisante, Madame Juliette (nom fictif, évidemment) a survécu trois mois et demi. Miracle de la médecine? En partie seulement. Tout le monde s'est attaché à elle, et s'est mis à la dorloter. Elle a retrouvé le goût de boire, de manger, et celui, ignoré, d'être lavée, frictionnée avec tendresse et « crémée » en douceur, ce luxe suprême dont elle ne voulait plus se priver. Quand elle entendait des pas dans le corridor, elle nous interpellait par un retentissant : « Viens icitte qu'on se parle ». Elle en avait long à raconter. Et quand elle disait : « T'es donc ben fine », elle nous donnait à toutes le goût de rire et de pleurer. Avoir participé à cette « résurrection » nous procurait une joie immense. La tendresse lui avait redonné son sentiment de dignité. Elle valait plus et mieux que son avalanche de malheurs. Elle le savait dorénavant. La tendresse lui avait aussi redonné ce don précieux si longtemps dénié et bafoué.

À La Maison Aube-Lumière, d'abord aux soins et à l'accompagnement, puis à l'accueil, j'ai beaucoup appris sur moi-même, sur les autres, et sur les multiples expressions de la dignité vécue tout au long de la vie, et jusque dans la mort. La douleur physique peut être grandement soulagée dans presque tous les cas. La douleur morale, les angoisses métaphysiques peuvent aussi être considérablement atténuées si la personne en fin de vie baigne dans un climat de dignité fait de tendresse et de réconciliation.

Oui, la dignité égarée ou perdue peut être retrouvée, il me faut le redire, *si* elle passe par le pardon des égarements, et par la tendresse des femmes et des hommes de bonne volonté.

DIGNITÉ DES FEMMES DANS LA BIBLE

Monique Dumais

Trouve-t-on de la dignité chez les femmes dans la Bible? Quels traits peuvent être discernés? Quelles femmes reflètent la dignité?

Vasthi

Au tout début du livre d'*Esther* (Est), l'attitude de la reine Vasthi est surprenante et pousse à une réflexion sur son attitude.

Voici le contexte : Le roi Xerxès qui règne sur cent vingt-sept provinces de l'Inde à l'Éthiopie convie à de grandes libations ses chefs et serviteurs, l'armée de Perse et de Médie, les nobles et gouverneurs de ses provinces. Il veut montrer à tous la richesse et la gloire de son royaume.

La reine Vasthi donne, elle aussi, un festin pour les femmes dans le palais de la maison royale. Alors le roi conçoit le désir de la faire parader devant ses convives.

Le roi envoie la demande suivante : « Faites venir Vasthi la reine parée de sa couronne royale. Faites-la paraître dans sa beauté devant moi le roi. Montrez-la aux peuples et aux chefs, car elle est belle à regarder. » Est 1,11

La reine refuse de se rendre à l'invitation transmise par les serviteurs. Le roi est furieux, il consulte les sages de son royaume sur la punition qui doit être donnée à la reine Vasthi. Elle doit être répudiée, car son attitude pourra entraîner une attitude de dédain des femmes du royaume pour leur mari. C'est surtout ce mauvais exemple qui est répréhensible pour le roi.

Dans cette histoire, Vasthi n'a pas hésité à maintenir son attitude de fierté personnelle; elle n'a pas succombé au désir du roi de la présenter comme un objet de consommation.

L'auteure est membre
du groupe Houlida, de
L'autre Parole.

La Samaritaine

Elle représente la force de caractère d'une femme qui n'a pas peur de faire connaître sa demande : « Donne-moi donc de ton eau, Seigneur, dit la femme, afin que je n'aie plus soif et plus besoin de revenir puiser ici » (Jn 4,15). À la demande de Jésus, elle déclare clairement sa situation maritale : « Je n'ai pas d'homme » (Jn 4,17). Jésus rappelle qu'elle en a eu cinq et celui avec qui elle est en ce moment n'est pas son homme (Jn 4,18). La dignité de la Samaritaine apparaît dans son sens de la vérité; elle ne cherche pas à dissimuler des aspects de sa vie. Elle fait éclater au grand jour ce qui lui importe. Elle cherche le Souffle de vérité. « Dieu est Souffle, et ceux qui adorent doivent adorer par le Souffle de vérité » (Jn 4,24).

L'hémorroïsse

Une autre femme de la Bible est à la recherche de guérison. Elle a perdu du sang pendant douze ans et n'a pas réussi à être guérie (Lc 8,43-48). Elle s'approche de Jésus pour toucher son vêtement, en espérant être libérée de son flux de sang, ce qui se produit. À Jésus qui demande qui l'a touché, elle avoue que c'est elle. Sa confiance éclate aux yeux de toute la foule.

Ces trois femmes de la Bible montrent que la dignité se révèle dans la vérité de leur être, qu'il ne s'agit pas de chercher des faux-fuyants. Elles désirent se révéler au grand jour et vivre pleinement leur vie.



Vieillir dans la dignité, mon beau souci! C'est mon grand âge qui l'exige. Mais il est bien sûr que cette préoccupation ne peut logiquement s'inscrire que dans le cadre plus vaste et plus fondamental du « vivre dans la dignité », avant d'espérer y mourir, autrement que par l'euthanasie ou le suicide assisté.

L'auteure est membre
de L'autre Parole.

« Vivre dans la dignité ». J'ai noirci des pages et des pages sur ce thème-là. Je choisis de vous en faire grâce. Je me contenterai donc de vous signaler toutefois le schéma que j'avais privilégié pour encadrer ma présentation. C'est à Sigmund Freud que je l'ai emprunté.

Nul besoin d'être psychanalyste, ni même anthropologue, pour savoir que d'un continent à l'autre, d'une civilisation à l'autre, voire d'un pays à l'autre, et bien évidemment d'une époque à l'autre, on a observé mille interprétations de ce qu'est une vie heureuse, que je ne peux personnellement concevoir que comme une existence vécue dans la dignité. Mais nonobstant toutes les variations et toutes les nuances qu'on peut apporter à ce concept, il me semble qu'une vie vécue dans la dignité en est une où les cinq besoins fondamentaux de l'être humain, tels que Freud a choisi de les identifier, sont les suivants : aimer et être aimé ou aimée, savoir et comprendre, travailler et créer, vivre en société et vivre toujours... pour qui croit, ou à tout le moins espère, qu'il y a un « ailleurs » et un « après ». Mais même pour qui n'y croit pas, le désir de laisser une descendance ou une œuvre de nature littéraire ou artistique représente, à n'en pas douter, l'espérance de « vivre toujours » dans l'histoire.

C'est une liste courte, évidemment, mais dont la formulation a le mérite d'être très englobante, puisque l'être humain est pris en considération depuis son premier jusqu'à son dernier jour.

Je cause, je cause, mais j'ai négligé quelque chose d'essentiel : consulter mon *Petit Robert* pour voir comment il définit le mot « dignité ». La première acception, où il est question de l'octroi d'un honneur, ne nous intéresse pas ici. Mais la seconde mérite qu'on la

retienne. J'y apprend que « la dignité de la personne humaine repose sur un principe : tout être humain doit être traité comme une fin en soi ». C'est dire son ampleur et ses exigences.

Ce principe, on l'aura compris, est fondé sur un idéal qui est mis à mal aujourd'hui, et l'a toujours été à travers l'histoire. Mais le défaitisme n'a pas ici sa place. Il faut à tout prix mener le bon combat. Pourquoi? Parce que, selon Albert Camus : « La seule dignité de l'homme : la révolte tenace contre sa condition ». Quelqu'un m'avait suggéré de donner à mon texte un petit côté gauchiste et « révolutionnaire ». Cette personne, vous l'aurez compris, connaît bien l'intérêt que je porte depuis plus d'un demi-siècle aux laissés-pour-compte de ce monde. La rage que m'inspire le traitement qu'un capitalisme sauvage leur réserve sans pitié, et les conséquences désastreuses que l'analphabétisme, total ou pratique, peut causer sur plusieurs générations auraient eu de quoi m'inspirer un ton virulent. Et cela sans compter le chômage, les emplois mal rémunérés et les difficultés d'insertion sociale que tous ces handicaps entraînent, auraient pu tremper ma plume dans le vitriol. Le conseil qui m'a été fait, j'ai tenté de le suivre. Hélas! J'ai vite constaté que je multipliais les poncifs, et que je devenais aussi ennuyeuse, et prévisible, qu'un discours électoral, ou pire encore, électoraliste. Alors, j'ai renoncé.

Si l'on garde en tête la liste des besoins fondamentaux de tout être humain, tels qu'énoncés par Freud, on aura vite fait de comprendre que le grand âge confère à l'idéal un côté que les plus pessimistes d'entre nous identifieraient à une utopie, une sorte de non-lieu. Je ne suis pas de ces gens-là. Pas encore assez vieille peut-être pour avoir déjà abandonné tout espoir.

Vieillir dans la dignité, c'est garder le respect de soi-même, et l'exiger des autres, si nécessaire. Ce qui rend l'entreprise plus difficile, c'est que vieillir implique une forme plus ou moins marquée de dépendance aux dépens de ses proches, de la société en général, du système de santé aussi, en attendant l'échéance redoutée entre toutes : l'hébergement en centre de soins prolongés, une perspective que certaines personnes redoutent plus que la mort...

Disons-le clairement, la dépendance n'est pas en soi une indignité, mais elle peut être perçue ainsi, à tort ou à raison. La formule à suc-

cès : « Mourir dans la dignité » n'est peut-être pas étrangère à ce point de vue. L'agonie n'est-elle pas la forme ultime et radicale de la dépendance? J'ai beaucoup vu mourir, dans une maison offrant des soins palliatifs; la dignité de ce dernier acte ne dépend que d'une chose : l'attitude respectueuse du personnel soignant et des familles. Quant à l'indignité, je vous laisse imaginer ses manifestations les plus honteuses et les plus désolantes. Fermons ici la parenthèse, et continuons à nous préoccuper des vivants.

Le possible déclin des facultés mentales, des forces physiques, la difficulté à se mouvoir ou à se déplacer sans aide, nécessiter l'assistance de quelqu'un pour assurer les soins du corps, même les plus intimes, tout cela constitue un défi, non seulement pour soi-même, pour la famille, ou pour ces aidants qu'on dit « naturels », mais dont on exige des vertus « surnaturelles ».

J'avance ici des évidences, et j'en suis consciente. Mais ce qu'on oublie peut-être trop aisément c'est que pour que nos personnes âgées puissent jouir d'une vie digne, il faut non seulement qu'elles l'aient déjà connue, et qu'elles vivent en quelque sorte sur leur élan, mais de plus il faut qu'elles rencontrent à ce stade de leur existence des personnes qui sachent ce qu'est la dignité, les conditions de son existence, et les moyens de l'incarner avec conviction et aisance.

Or ce que j'observe, hélas trop souvent, c'est soit une ignorance apparemment totale de ce que je persiste à appeler « les bonnes manières », c'est-à-dire une politesse, une courtoisie, un sens de l'entraide qui sont, pour les personnes âgées, une forme de sollicitude qui n'infantilise pas, et qui va pourtant, dans certains cas, jusqu'à une manifestation généreuse et discrète de la compassion.

Je m'empresse d'ajouter, pour contrebalancer le triste constat que je viens d'évoquer, que mon mari et moi avons vu, à plusieurs reprises, dans le métro de Montréal, des jeunes, femmes et hommes, nous offrir leurs sièges, sans que nous ayons fait un geste pour réclamer quoi que ce soit. Est-ce un hasard ou le fruit d'une éducation qui inculque, dès l'enfance, le respect des aînés et le souci de leur bien-être, si ces personnes courtoises venaient presque toujours d'ailleurs, de très loin. Elles ont été remerciées, et ont eu droit à nos plus beaux sourires, vous pensez bien. « Vivre en société » n'est-ce pas cela aussi?

Des « mal-appris » et des « bien-élevés », on en rencontre partout, bien sûr. Je n'ai pas employé ces deux dernières expressions à la légère, puisqu'à mes yeux tout est question d'éducation. Le respect de soi-même et des autres, cela s'apprend très tôt.

Concluons par un souhait. De toutes mes forces, je désire et j'espère conserver jusqu'à mon dernier jour la conscience de ma dignité personnelle, et inspirer aux personnes qui m'accompagneront jusqu'au bout de mon âge une « sollicitude intelligente », pour reprendre la si belle définition que Paul Valéry donne au mot « soigner », dans son ouvrage intitulé *Mélange*.

Cette sollicitude intelligente que nous nous devons les uns et les unes aux autres, je l'estime la plus sûre garante d'un vivre, vieillir et mourir dans la dignité.



VIVRE ET VIEILLIR DANS LA DIGNITÉ

Un point de vue parmi d'autres

Carmina Tremblay

Depuis que le projet de loi 52 (et la loi) sur *Mourir dans la dignité* sont sortis, le mot « dignité » me met « en rogne ». Pourquoi me direz-vous? Et vous avez bien raison de me le demander, car n'y a-t-il rien de plus digne que de mourir dans la dignité!? Eh bien! Je pense que oui : il y a « Vivre dans la dignité »!!! Et c'est pour ça que j'ai été fort heureuse quand *L'autre Parole* a choisi d'écrire un numéro de sa revue sur le thème de *Vivre et vieillir dans la dignité*.

L'auteure est membre
du groupe Phoebé, de
L'autre Parole

Quand on m'a demandé ma contribution sur le sujet, je me suis dit : voilà une occasion de préciser ma pensée, car il est facile de dire : « mourir ne dure qu'un instant » (eh! oui! je pense cela...) et que l'important n'est pas de mourir dans la dignité... mais de « vivre dans la dignité ». Je comprends très bien (j'ai lu le projet de loi 52) que, lorsqu'on parle de mourir dans la dignité, l'on parle d'encadrer les soins de fin de vie (fin de vie : toujours la vie... car tant qu'on n'est pas mort, on est en vie!!!) pour éliminer toutes souffrances inutiles entourant la maladie, l'agonie, les derniers moments *de la vie*, l'éthique qui sous-tend tout cela, jusqu'où aller dans la prolongation de la vie, etc. Et je suis bien d'accord avec tout cela.

On pourrait croire que lorsqu'une société se questionne sur « *comment mourir dans la dignité* » elle a résolu tous ses problèmes sur « *comment vivre dans la dignité* ». Malheureusement, il n'en est pas vraiment ainsi... Et je sais bien que même s'il n'y a pas de loi sur « comment vivre dans la dignité », il y a des efforts considérables qui sont faits (assurance maladie, transport adapté, accessibilité des lieux, par exemple) pour faciliter la vie, non seulement des personnes en perte d'autonomie, mais aussi de celles qui en ont toujours eu moins à cause d'un handicap ou d'une maladie. On essaie d'éliminer les souffrances inutiles non seulement pour les personnes en fin de vie, mais aussi pour toutes les personnes depuis leur naissance jusqu'à leur mort.

Cependant, malgré les efforts considérables qui sont faits pour éliminer le plus de souffrances possible, on peut se demander, face aux

politiques gouvernementales actuelles *d'austérité, d'équilibre budgétaire et de déficit zéro*, quelle est la réelle importance accordée à la dignité des personnes??? Il semble bien que pour nos gouvernants et pour la grande majorité de personnes qui endossent toutes ces politiques gouvernementales, les mots « *économie et profits* » ont beaucoup plus d'importance que le mot dignité. Ou serait-ce que la notion de dignité n'est pas la même pour tout le monde ou qu'elle n'a d'importance que face à la mort?

Les politiques gouvernementales - *déficit zéro et équilibre budgétaire* - qui ne cessent d'entraîner des coupures dans l'éducation et dans les soins de santé ne favorisent en rien une vie plus digne même pour les personnes autonomes et en bonne santé...

Que dire alors de celles qui vivent sous le seuil de la pauvreté, atteintes de maladie mentale ou physique, handicapées, itinérantes, sans emploi ou travaillant au salaire minimum? On sait, par exemple, que dans une même ville, l'espérance de vie varie de plusieurs années d'un quartier pauvre à un quartier riche. Serait-ce que certaines personnes sont plus dignes de mieux vivre que d'autres???

Mon expérience de travail à domicile auprès de personnes en perte d'autonomie due à l'âge, à un handicap ou à une maladie, circonstances auxquelles s'ajoutent bien souvent des conditions matérielles déplorables, me prouve que ce n'est pas la même chose – pour la travailleuse en tout cas — de prodiguer des soins dans un environnement propre, spacieux, bien éclairé que dans un environnement sale, encombré, restreint, mal éclairé. Cette expérience m'amène aussi à remettre en question le discours ambiant qui glorifie le *mourir à domicile à tout prix*.

« Vivre chez-soi » le plus longtemps possible n'est pas nécessairement la meilleure solution pour une grande majorité de personnes. Pourtant, certaines s'acharnent à vouloir rester chez elles à tout prix, entourées de « leurs vieilles affaires » qui les « sécurisent » disent-elles... malgré le fait qu'en réalité les conditions matérielles dans lesquelles elles vivent sont devenues insalubres et non sécuritaires : encombrement, défektivité des meubles et des appareils ménagers qui augmentent les risques de blessures et de chutes. Parfois aussi, les appareils électriques ont tout simplement été déconnectés parce

que la personne n'a plus les capacités cognitives nécessaires de s'en servir à bon escient. Ces conditions matérielles déficientes et la perte de capacité physique et cognitive de la personne deviennent des causes de préoccupations pour la famille. Mais, en dépit de cela, celle-ci n'ose pas « placer » son père ou sa mère de peur de lui « faire de la peine » et d'être vue par le reste de son entourage comme « une sans cœur »... Mais il y a le discours ambiant auquel il est préférable de se soumettre et la lenteur des services sociaux à trouver une solution plus convenable que celle du rester chez soi. Il est vrai que les conditions de vie dans les résidences pour personnes âgées ne sont pas toujours roses, mais le sont-elles vraiment plus dans son « chez-soi »??? J'en doute...

De plus, les services à domicile tant célébrés par nos gouvernements couvrent à peine 10 % des services que demande une personne en perte d'autonomie. Et avec les coupures et encore les coupures, les services à domicile sont de plus en plus déficients... Alors, qui se charge du reste? La famille, les femmes surtout, bien sûr! Considérant tout l'investissement en temps, en énergie et en ressources matérielles que demande la prise en charge d'une personne non autonome, on peut alors se poser « la question de la dignité » pour ces familles et pour ces femmes. Les conditions de vie de ces familles n'augmentent sûrement pas en dignité avec les nouvelles obligations que crée cette nouvelle situation... si on considère bien sûr que le temps, l'énergie et les ressources matérielles sont des caractéristiques nécessaires pour vivre dans la dignité... Peut-être faut-il analyser la dignité à partir d'autres critères... Aux lectrices et aux lecteurs de décider!

Mais, rester à domicile coûte moins cher à l'État que toute autre solution (résidence, CHSLD, hôpital)... Évidemment, on coupe aussi dans les résidences pour personnes âgées et dans les milieux hospitaliers avec pour conséquence le manque de personnel chronique. Car, la plupart du temps, c'est le manque de personnel qui rend la situation des personnes vivant en ces lieux inacceptable... Or, engager du personnel, c'est bien connu, cela coûte cher... et ce n'est pas rentable... surtout dans le privé...

Mais tant que nos gouvernements n'auront en tête que les mots « *déficit zéro* » et « *équilibre budgétaire* » pour gérer la société et que les propriétaires de résidences privées n'auront que le mot « *profits* »

pour administrer leurs résidences, la dignité des personnes (malades, en perte d'autonomie, ou même en bonne santé, les aidantes et aidants « naturels », les travailleuses et travailleurs), la dignité ne devient, dans les faits, qu'une bonne intention parmi d'autres...

Mais, advienne que pourra... on atteindra l'équilibre budgétaire!!! Et on mourra peut-être dans la dignité si on n'y vit pas!!! C'est très bien de « donner à la mort une chance de bien mourir » mais il serait sans doute encore mieux, comme je l'ai lu quelque part dernièrement de « *donner à la vie une chance de bien vivre* ».



RENOUVELER NOTRE PENSÉE SUR LE VIEILLISSEMENT : RECENSION DE *L'ÂGE DE L'ESPÉRANCE*

Louise Melançon

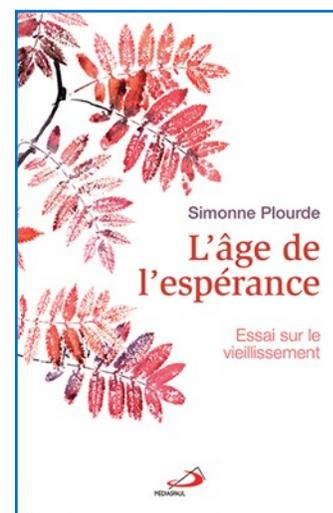
En ces temps où la jeunesse, la beauté, la performance, l'innovation sont les valeurs prépondérantes, l'auteure de ce livre¹ propose une réflexion sur le vieillissement, à partir de son expérience et de sa profession de philosophe à l'Université du Québec à Rimouski. Elle jette un regard positif sur cette réalité que l'on subit trop souvent et que l'on cherche à cacher.

L'auteure est théologienne et cofondatrice de L'autre Parole

Je retiens en premier lieu la perspective qu'elle développe sur le temps qui passe, sur la durée. Plus que la linéarité du temps qui se présente comme une trajectoire vers le futur, c'est le passage du temps qu'elle retient surtout : « car dans l'acte même de *passer, le passage* imprime son empreinte dans notre être. » (p. 24) Elle reprend ainsi l'idée du philosophe Henri Bergson qui présentait la *durée* comme un fil qui s'enroule autour d'une pelote : « Rien de notre passé ne s'efface de notre être. Comme le fil qui s'enroule et grossit la pelote, au passé s'additionne le présent qui l'enrichit sans cesse. » (p. 25) Selon cette vision, la vieillesse n'est pas l'addition des années les unes aux autres, mais leur déroulement transforme notre être de manière qualitative par l'action « des traces psychiques imprimées dans notre mémoire » (p. 25).

1. PLOURDE, Simonne.
*L'âge de l'espérance -
Essai sur le vieillissement.*
Éditions Médiapaul, 184
pages, 2015.

L'auteure rappelle que la vieillesse est une réalité inéluctable, un processus qui commence dès notre naissance, jusqu'au moment où les signes physiologiques apparaissent et réclament de la reconnaître. Certes, les pertes au niveau de la mémoire, de l'apprentissage, des relations, etc. demandent de s'y adapter, de faire les deuils requis, ce qui exige du renoncement (et non de la résignation pour autant), mais permet une plus grande satisfaction personnelle. À contre-courant de la pensée dominante, elle en arrive à soutenir que « vieillir est un privilège » (p. 79 et suivantes) parce qu'on a du temps pour soi, le temps de goûter la vie, malgré les vulnérabilités et déficits de l'âge, le temps qui nous enrichit de sensibilité et de compassion, le temps d'apprendre tant de choses dans ce monde qui change. Même la solitude, qui n'est pas l'isolement, peut nous aider à intégrer notre



MOI véritable plutôt qu'en rester à l'image publique que nous projetions dans notre vie active. Dans ce sens, la vieillesse offre encore des occasions de croissance; loin des « apparences », de l'accessoire, c'est le temps centré sur l'essentiel, le temps de la vérité, de l'authenticité.

Cependant la moitié de ce livre porte sur la question majeure du vieillissement et du temps qui passe : la mort. La réalité de notre finitude, de notre mortalité est fortement affirmée, appuyée sur nombre de penseurs, en opposition avec des tendances actuelles qui, soutenues par les progrès de la médecine technologique, cherchent à contrer cette dimension de la vie humaine. Continuant son discours de sagesse, Simonne Plourde parle de sa propre expérience du rapport à la mort, à partir de la perte d'êtres aimés, de son vécu du déni de la mort, et de ses rêves.

La vie et la mort sont « des soeurs siamoises », dit-elle (p. 85). Aucun chirurgien ne pourra les séparer. L'une dialogue avec l'autre. On sait que nos cellules meurent alors que d'autres naissent. Les êtres humains meurent pour que d'autres naissent. Mais il est normal d'être confrontés à la peur de la mort, en prenant conscience qu'elle est liée aussi à notre incertitude concernant le sens de notre vie. Notre désir d'immortalité nous fait oublier notre condition mortelle, et nous ressentons notre mort comme un inachèvement; mais compte tenu de notre finitude, la fin de notre vie est un accomplissement.

Le titre du livre *L'âge de l'espérance* vise la question de fond à laquelle aboutit cette réflexion : la mort est un mystère parce qu'elle nous met devant la fin de notre être sans savoir rien de ce qui se passe dans la mort elle-même. Indépendamment de ce que le discours de la foi chrétienne dit au sujet de l'« autre vie », nous sommes accablés, humainement parlant, à la confiance, à l'abandon, à l'espérance.

Ce livre est précieux pour nous amener à renouveler notre pensée de manière positive sur une réalité inévitable.

HOMMAGE À YVETTE LAPRISE 1923-2015



Yvette Laprise, une religieuse Fille de la Charité du Sacré-Cœur de Jésus, est devenue membre de la collective L'autre Parole vers 1984 autour de l'action militante lors de la visite de Jean-Paul II au Québec. Son engagement était total. Comme membre de la collective, elle nous a marquées les unes et les autres par sa présence, par son travail pour l'égalité des femmes et pour contrer toutes les formes d'inégalités sociales, par son écoute, par ses positions, par sa foi et par sa radicalité.

Lors de son décès, plusieurs d'entre nous avons fait ou refait le trajet vers Sherbrooke, à la Maison centrale de sa communauté religieuse où elle résidait depuis que la maladie l'empêchait de vivre de manière autonome à Montréal. L'autre Parole lui a rendu hommage lors de deux cérémonies des adieux. La première regroupait ses consœurs religieuses et des membres de la collective. Ce sont ces textes que nous publions aujourd'hui. Lors de la deuxième célébration, sa famille était présente.

Le comité de rédaction

UN ACCOMPAGNEMENT DE FIN DE VIE EN MUSIQUE

Mes Sœurs, je vous remercie de me permettre de rendre aujourd'hui un hommage tellement mérité à notre très chère Yvette.

Mes liens d'amitié avec Yvette se sont tissés il y a plus de vingt-sept ans dans le cadre des rencontres de L'autre Parole, ce regroupement de féministes chrétiennes qui existe depuis trente-neuf ans en 2015.

Très vite j'ai compris que c'était une femme exceptionnelle. Par son intelligence, sa perspicacité, son dévouement, ses multiples compétences, sa fidélité à ses engagements, son don pour l'écriture, et la poésie dont elle savait émailler certains de ses textes, par la chaleur de son amitié, j'ai été conquise rapidement.

Yvette, c'est une vie donnée, à Dieu d'abord, dans la ferveur de sa jeunesse, puis à tous les êtres qu'elle a croisés sur les voies où son vœu d'obéissance l'a menée, mais aussi sur les chemins non balisés où son initiative personnelle l'a lancée, loin des sentiers battus, mais le plus proche possible des coins et recoins où les plus criants besoins du monde sont tenus cachés. La cause des femmes et leur quête de justice et d'égalité l'ont particulièrement interpellée.

Toujours son intense vie spirituelle a soutenu et fortifié ses engagements religieux, sociaux et politiques. À L'autre Parole, c'était un pilier sur lequel plusieurs d'entre nous, en quête de sagesse et de persévérance, se sont appuyées. Elle se faisait toute à toutes pour assurer le bon fonctionnement de notre collective.

Puis, en août 2011, l'épreuve a frappé alors que nous célébrions le trente-cinquième anniversaire de L'autre Parole. Avec l'âge, le pilier était devenu fragile... Depuis lors il s'est fracturé lentement. D'année en année, de mois en mois, puis de jour en jour, je l'ai vu s'effriter. La femme que nous avions connue se défaisait sous nos yeux attristés. Les siens avaient perdu leur éclat, sa bouche n'émettait plus que quelques sons inintelligibles, et aucun sourire ne lui venait aux lèvres.

J'ai eu le privilège de visiter Yvette toutes les semaines et d'être accueillie avec cordialité par toutes les sœurs que j'ai croisées pendant ce temps. Plusieurs m'étaient connues, puisque durant quatre ans j'avais visité sœur Jeannine Boutin. On me permettra de remercier ici très chaleureusement sœur Rollande Roy, dont le dévouement manifesté à l'égard des sœurs confiées à ses soins à l'infirmerie m'est apparu sans bornes. Et ses délicatesses à mon égard ont fait naître une amitié que je souhaite cultiver longtemps.

Avec sœur Jeannine Boutin j'avais fait appel à ses dons de musicienne pour communiquer. Elle m'accompagnait au xylophone tandis que je chantais. Comme elle était aphasique, la conversation était impossible. La musique en pareil cas fait des merveilles.

Très rapidement avec Yvette j'ai eu recours à la chanson folklorique. Mes petits cahiers de *La Bonne Chanson*, récupérés au fond d'un tiroir, ont alimenté nos « concerts ». Elle y prenait plaisir les premières années, même si, comme elle me l'a dit un jour : « Il n'y a pas beaucoup de cantiques là-dedans ». J'ai donc ajouté des cantiques à notre répertoire. Puis elle n'a plus voulu chanter. Les mots ne venaient plus. Ensuite elle a cessé de s'intéresser à ce que je chantais. Toute conversation était depuis plusieurs mois devenue impossible. Et mes monologues avaient le pouvoir de l'endormir. Ce qui n'était pas si mal, à tout prendre.

Parce qu'un jour elle avait dit : « C'est beau », alors que j'avais chanté l'*Ave Maria* de Schubert, j'ai continué à le lui chanter à chacune de mes visites pendant plusieurs semaines. Les dernières paroles que je lui ai chantées avant de l'embrasser et de lui dire : « Je reviens la semaine prochaine », ont pris pour moi une résonance bien particulière... les voici :

Confiante, j'implore ton secours

Mon cœur meurtri par la misère n'a plus d'espoir qu'en ton amour

Pitié, pitié, ô ma bonne Mère

Conduis mes pas vers ton Jésus

Ave Maria

À nos yeux de chair, elle est « partie ».

À la lumière de notre espérance, elle est « arrivée » auprès de Celui qui a séduit et réjoui sa jeunesse, et soutenu sa fidélité tout au long de sa vie. Je vous invite à rendre grâce avec moi pour sa vie longue et fructueuse, et pour son entrée dans la Paix et la Joie sans fin.

Marie Gratton

Sherbrooke, le 26 mai 2015

YVETTE, NOUS TE PROCLAMONS : BIENHEUREUSE! 29 septembre 1923 - 22 mai 2015

Yvette Laprise,
Membre active de L'autre Parole pendant plus de trente ans.
Elle était une femme de foi, d'espérance et d'amour.

D'une foi vigoureuse, intense et accueillante.
Elle croyait en la vie, aux personnes et en l'amour de Dieu.
On pourrait aussi dire qu'elle avait fait siennes
les paroles de l'Évangile : « Je vomirai les tièdes ».
Yvette n'aimait pas les demi-mesures,
elle avait une foi radicalement engagée.

Son espérance était immense.
Espérance pour ici et maintenant, en un monde meilleur, juste et solidaire.
Espérance en un pays libre.
Espérance en des femmes et des hommes debout.
Espérance en la résurrection.
Cette espérance se traduisait dans la louange et dans l'action.

Son amour était *caritas*, généreux et universel.
Elle aimait sa famille, sa communauté
et avait une foule d'amies à L'autre Parole et ailleurs.
Son amour était actif : elle avait constamment une parole d'encouragement
qui était aussi invitation au dépassement.
Nous nous sommes senties aimées d'Yvette
et nous l'aimions beaucoup.

Cette Fille de la Charité du Sacré-Cœur de Jésus
a été une témoin éloquente des vœux de pauvreté,
chasteté et d'obéissance qu'elle avait prononcés il y plus de 70 ans.

À Montréal, son vœu de pauvreté se traduisait
dans une vie simple et très frugale :
logement modeste, habillement sobre et nourriture économe.
Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'aimait pas les bonnes choses, au contraire!
Quand on la recevait, elle se régalaient d'un bon plat, savourait un gin à l'apéro
et appréciait un beau concert.

Quand on relit le beau texte qu'elle a écrit sur la simplicité évangélique
dans la revue L'autre Parole (n° 97),
on comprend mieux la profondeur de son engagement à vivre la pauvreté.
Je dirais même qu'elle a été plus gâtée dans les dernières années de sa vie à la Maison-Mère :
toujours bien coiffée, dans un bon fauteuil confortable et avec vue sur le jardin.
Elle a été, nous en sommes convaincues, bien entourée.

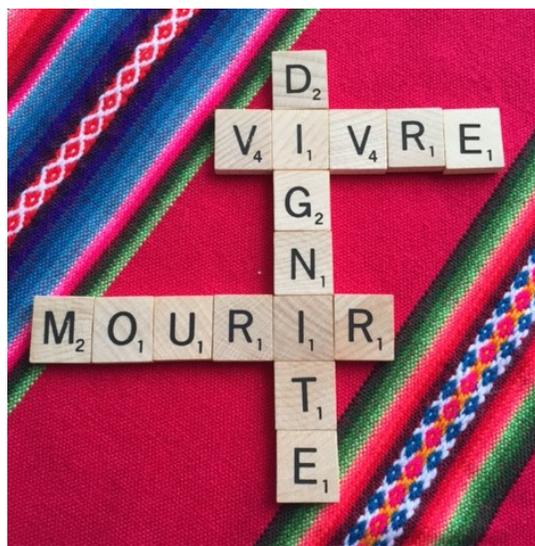
Cette femme ardente, aimante, a vécu la chasteté de belle façon.
Avec nous elle était joyeuse et affectueuse et, dans sa vie intime,
elle était tout abandonnée à l'amour de son Dieu.

L'obéissance, il lui en a fallu beaucoup
pour accepter de se retrouver à l'infirmerie de la Maison-Mère!
Mais je dirais que pendant toute sa vie, elle a d'abord été fidèle à vivre selon son discernement,
à être cohérente avec ses choix de vie et par la suite... à obéir à ses supérieures!

Pour toutes ces raisons, nous te disons,
Yvette Laprise, notre sœur, notre amie,
notre compagne féministe de L'autre Parole,
Bienheureuse, parce qu'à nos yeux,
tu as pratiqué les vertus chrétiennes de manière exemplaire!
Comme toi, nous sommes un peu impatientes.
Nous n'attendrons donc pas qu'un collège de cardinaux et d'évêques
étudie la *positio*, la *synthèse relatant ta vie exemplaire*,
et se prononce sur l'héroïcité de tes vertus.
Nous exerçons notre propre discernement.
Ta vie est pour nous source d'inspiration et invitation au dépassement.
Ta vie est témoignage évangélique.
C'est pourquoi nous te proclamons Bienheureuse!

Marie-Andrée Roy

*Groupe Vasthi de L'autre Parole
Sherbrooke, le 26 mai 2015*



INDIGNÉE PAR L'INJUSTICE !

Combien de fois, notre amie Yvette, notre aînée et notre doyenne, nous a impressionnées par la radicalité de ses positions féministes et chrétiennes et de sa lecture des Évangiles! Sur toutes les questions au cœur de la vie de la collective L'autre Parole, Yvette marchait en avant, avec son air moqueur et son rire toujours prêt à jaillir, pour nous tirer hors de nos ornières, toujours indignée par l'injustice, toujours sensible à l'esprit des jeunes, toujours engagée, souvent l'air de rien, en abattant un travail aussi immense que discret.

Yvette Laprise incarnait une « autre parole », une parole forte, solide, engagée pour la justice.

Infatigable Yvette, joyeuse Yvette, indignée Yvette et profondément croyante. Voilà celle qui nous aura inspirées, nous toutes qui aurons le devoir de continuer son travail.

Nous exprimons nos profondes condoléances à toutes les personnes qui l'ont côtoyée et, en particulier, à chacune des femmes du groupe Phoebé de L'autre Parole, qui a été, pour Yvette, un groupe de complices et d'amies très proches depuis de nombreuses années.

Groupe Bonne Nouv'ailes de L'autre Parole

Sherbrooke, le 26 mai 2015

YVETTE, NOTRE AMIE !

Vendredi 22 mai 2015, Yvette nous a quittées.

Elle était notre amie, notre sœur, notre mère spirituelle.

Avec elle, durant toutes ces années,
nous avons parlé, beaucoup,
nous avons ri, beaucoup,
nous avons chanté, nous avons dansé, nous avons prié, nous avons célébré.

Tu nous as appris tant de choses Yvette, entre autres de savoir vivre le moment présent.

Ta vie a été à ton image : pleine, entière, ouverte, sans compromis.

Pars en paix Yvette, vers Celui que tu as tant aimé et qui ne t'a jamais déçue.

Et, s'il te plaît, continue de nous accompagner, là où tu es.

Yveline Ghariani

pour le groupe Phoebé de L'autre Parole

Sherbrooke, le 26 mai 2015

La revue L'autre Parole est la publication de la collective du même nom.

Comité de rédaction:

*Denise Couture, Monique Dumais, Monique Hamelin, Denyse Marleau,
Yvette Téofilovic*

Secrétaire de rédaction: Monique Hamelin

Photo de la page couverture: Denise Couture

Photos de ce numéro: Denise Couture et Marie-Andrée Roy

Travail d'édition: Christine Lemaire

*Révision linguistique: Monique Dumais, Yveline Ghariani, Marie Gratton,
Monique Hamelin, Yvette Téofilovic*

Comité Internet: Marie-France Dozois , Christine Lemaire, Denyse Marleau

*Pour vous abonner à notre liste d'envoi, inscrivez-vous sur notre site Internet, à
l'adresse suivante: www.lautreparole.org*

*Pour nous joindre:
Carmina Tremblay
(514) 598-1833
Courriel: carmina@cooptel.qc.ca*

Vous aimez nous lire? Faites un don à L'autre Parole!

*Adresse postale:
C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3*

(Nous n'émettons pas de reçu d'impôt.)
